

Fortunes et infortunes des familles du Nord

À propos d'un documentaire de Gilles Balbastre¹, 52 minutes, 2008, Production : Point du Jour et France 3 Nord Pas-de-Calais Picardie

Depuis quelques mois, sous l'effet de la crise économique et financière, les discours sur les évolutions du capitalisme prolifèrent et opposent une supposée vertu d'hier aux innombrables vices d'un système gangrené par une poignée de *traders* et d'actionnaires avides de rendements immédiats. Les envolées des principaux leaders politiques se succèdent, à l'instar de Xavier Bertrand, pour qui « le capitalisme d'entrepreneurs doit prendre le dessus sur le capitalisme de spéculateurs² ». Nicolas Sarkozy ne cesse de répéter qu'il faut « moraliser et refonder le capitalisme³ ». Critiquer le capitalisme actuel dans sa ver-

NATHALIE ETHUIN

sion financiarisée et mondialisée pour mieux sauvegarder et légitimer les fondements du système est même devenu un genre éditorial très en vogue, et ce bien avant la déroute bancaire de 2008. On ne compte plus les essais sur le capitalisme publiés par des économistes libéraux ou par des présidents-directeurs généraux en poste ou retraités, qui se livrent à des analyses mêlant diagnostics et prophéties, parfois même repentance⁴.

Face à cette *doxa* politico-économique visant à alimenter la nostalgie du capitalisme d'hier, le documentaire de Gilles Balbastre s'avère salutaire à bien des égards.

1. Gilles Balbastre est l'auteur de trois autres documentaires : *Le chômage a une histoire*, 2001 ; *Moulinex, la mécanique du pire*, 2003 et *EDF, les apprentis sorciers*, 2006. Il termine en ce moment un documentaire pour le cinéma intitulé *Les nouveaux chiens de garde*, d'après le livre de Serge Halimi.

Pour se procurer les documentaires de Gilles Balbastre, contacter l'ADAV : centrale d'achat de programmes audiovisuel et multimédias réservée aux réseaux culturels et éducatifs (<http://www.adav-assoc.com>)

2. Voir : <http://www.lesechostv.fr/video-le-capitalisme-d-entrepreneur-814.html>

3. <http://www.leparisien.fr/economie/sarkozy-veut-moraliser-le-capitalisme-08-01-2009-366324.php>

4. À titre d'exemple, on peut citer Jean-Luc Gréau, ancien expert du Medef, *L'avenir du capitalisme*, Paris, Gallimard, 2005 ; Jean Peyrelevalde, ancien patron du Crédit lyonnais, *Le capitalisme total*, coll. « La République des idées », Paris, Seuil, 2005 ; Élie Cohen, *Le nouvel âge du capitalisme*, Fayard, 2005 ou Patrick Artus, directeur des études économiques à la Caisse des dépôts et professeur à Polytechnique, *Le capitalisme est en train de s'autodétruire*, Paris, La Découverte, 2007.

C'est en effet au cœur de « ce capitalisme d'entrepreneurs », tant célébré aujourd'hui, qu'il nous plonge durant 52 minutes. L'action se déroule dans le nord de la France, entre Roubaix, Tourcoing et Auchel, avec un détour par la Bulgarie. Gilles Balbastre raconte l'histoire d'une de ces dynasties du Nord, à la tête d'un empire industriel, qui, depuis le commerce de la laine à l'origine, a su diversifier ses activités grâce à des stratégies de division familiale du patrimoine.

En suivant le destin de la famille Dewavrin, on est loin du monde des spéculateurs et des opérations financières opaques qui seraient à la source de tous les maux du capitalisme aujourd'hui. C'est en toute transparence, et surtout en toute bonne conscience, que Marc Dewavrin, l'un des héritiers de l'empire textile, et deux cadres dirigeants du groupe relatent les épisodes qui se sont succédé entre les années 1950 et la fermeture définitive des dernières usines de Tourcoing et Auchel en 2006. Le réalisateur fait alterner leurs témoignages avec ceux des anciens ouvriers du textile, condamnés par les fermetures au mieux à l'intérim ou aux contrats à temps partiel, au pire au chômage de longue durée. Par ce dispositif, Gilles Balbastre dévoile les processus qui ont fait fructifier la fortune des uns et précipité les autres dans l'infortune. C'est donc bien la lutte des classes qui est au cœur de ce film, qui vient ainsi corroborer les analyses de Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot⁵ : la bourgeoisie est

bel et bien une classe mobilisée, apte à défendre ses intérêts en s'appuyant sur une accumulation de capitaux, tant économiques que sociaux et symboliques.

L'ethos des guerriers

On est cependant loin ici des « ghettos du gotha »⁶ parisiens, loin de Neuilly et du 16^e arrondissement. Les longs *travellings* dans les quartiers de Roubaix et de Tourcoing révèlent une proximité spatiale entre les rues bordées de petites maisons ouvrières et les zones moins denses où les parcs et jardins laissent à peine deviner les demeures luxueuses des cadres et patrons du textile. Si la zone de Roubaix-Tourcoing, et plus largement le nord de la France, font aujourd'hui figure d'archétypes des bassins industriels sinistrés, on ignore ou on oublie que la proportion de ménages payant l'impôt sur la fortune y est plus élevée que dans les beaux quartiers parisiens. Depuis le XVIII^e siècle en effet, une poignée de familles se partagent dans le Nord le marché du textile, du peignage de la laine jusqu'au tissage du coton et du lin, en passant par la distribution et la vente par correspondance. De véritables dynasties industrielles se sont ainsi formées, dont la plus connue aujourd'hui est la famille Mulliez, à la tête d'un groupe international possédant d'innombrables enseignes⁷. Un

5. Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Sociologie de la bourgeoisie*, Paris, La Découverte, 2000.

6. Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Les ghettos du gotha. Comment la bourgeoisie défend ses espaces*, Paris, Seuil, 2007.

7. Parmi les enseignes du groupe Mulliez, on compte par exemple Auchan, Décathlon, Saint

des principaux mérites du film réside ainsi dans le choix de Gilles Balbastre de prendre pour objet d'enquête une famille industrielle dont les affaires sont moins médiatisées. Il contredit ainsi l'idée parfois avancée que l'arbre de la « réussite » de quelques grands groupes français cacherait la forêt de nombreux industriels ayant moins bien tiré leur épingle du jeu économique. Comme il l'explique lui-même, l'objectif de Gilles Balbastre est de proposer une « chronique du capitalisme ordinaire »⁸ et d'en analyser les rouages et les évolutions à partir des stratégies déployées au sein de cette famille.

Dès le début du film, Marc Dewavrin déclare fièrement être issu d'une longue lignée de négociants du textile. Il est l'héritier d'un capital accumulé par douze générations du côté maternel et sept dans la branche paternelle. Cet héritage a « naturellement » fait de lui et de ses descendants des industriels, puisque selon lui « c'est dans les gènes » ! Avec cette expression, répétée à plusieurs reprises, c'est la double nature de l'héritage qui est ici soulignée : ce qui est transmis, c'est non seulement le capital économique mais aussi un *ethos*. En visionnant les scènes dans lesquelles Marc Dewavrin évoque le destin de ses ancêtres et le sien, dont

l'activité est tout entière « tournée vers le développement de l'entreprise », véritable devoir moral et seule source de « bonheur », on pense aux lignes de Pierre Bourdieu : « L'héritier hérité, approprié par l'héritage, n'a pas besoin de vouloir, c'est-à-dire de délibérer, de choisir et de décider consciemment, pour faire ce qui est approprié, ce qui convient aux intérêts de l'héritage, de sa conservation et de son augmentation⁹. » C'est en effet sur le mode de l'évidence et du devoir que les stratégies successives pour conserver le capital hérité sont présentées par Marc Dewavrin et ses cadres dirigeants.

Si ces stratégies diffèrent d'une fraction à l'autre de la famille, c'est que tous les descendants ne sont pas « des guerriers » ! « Pour qu'une entreprise se développe, il faut un guerrier à la tête, quelqu'un qui sait vendre n'importe quoi à n'importe qui », affirme l'un des cadres dirigeants du groupe. À la mort prématurée d'Anselme Dewavrin, l'un des deux frères qui depuis les années 1950 se sont partagé le capital familial, ses descendants préférèrent ainsi vendre leurs parts plutôt que de reprendre l'affaire. Une multinationale américaine rachète alors l'usine de peignage de laine tandis que le groupe La Redoute acquiert l'entreprise de vente par correspondance de vêtements pour enfants, Vert Baudet. Selon le témoignage de l'ancien cadre du groupe, cette vente d'une partie du capital par les héritiers marque un tournant dans

Maclou, Boulanger, Kiabi, Norauto etc. Pour en savoir plus, voir le blog du journaliste Bertrand Gobin consacré à l'« empire des Mulliez » : <http://www.leblogmulliez.com> ou l'ouvrage de Benoît Boussemer, *La richesse des Mulliez. L'exploitation du travail dans un groupe familial*, éd. Estaimpuis, 2008.

8. Entretien de Gilles Balbastre avec Daniel Mermet, lors de l'émission *Là-bas si j'y suis*, diffusée sur France Inter le 18 juin 2009.

9. Pierre Bourdieu, *Méditations pascalienues*, Paris, Seuil, 1997, p. 181.

les stratégies familiales, auparavant orientées vers le maintien de la propriété dans le giron familial. Mais, « sur le plan financier, ils ont fait une très bonne affaire ; ils ont vendu à un très bon prix », s'empresse-t-il d'ajouter.

C'est surtout sur les stratégies de Jacques Dewavrin que Gilles Balbastre choisit de s'attarder dans le film. Pour développer l'entreprise, celui-ci décide d'installer un peignage de laine dans le bassin minier du Pas-de-Calais, non sans mettre à profit ses réseaux dans les milieux économiques et politiques. Car les grands industriels ne se sont pas privés d'utiliser l'argent public pour faire fructifier leur capital, ainsi que l'illustrent à merveille les témoignages recueillis et les documents exhumés. Dès les années 1960, les restructurations sont à l'œuvre dans l'industrie charbonnière ; pilotées par l'État, des politiques de reconversion industrielle sont déclinées dans les zones minières pour amortir les conséquences économiques et sociales des premières fermetures de puits de mines. Léonce Desprez est alors président de la Chambre économique de Béthune et négocie en 1963 avec Jacques Dewavrin l'installation d'un peignage de laine à Auchel. Il use de ses entrées dans les réseaux gaullistes pour assurer à l'industriel un prix très faible pour le foncier ainsi que des aides d'État pour les investissements. « Je ne peux pas dire qu'il a eu son peignage pour rien, mais enfin il ne l'a pas eu pour cher... », témoigne un des anciens cadres. Les collusions entre industriels et hommes politiques locaux sont ici assumées très explicitement par

les premiers concernés : devenu maire du Touquet, Léonce Desprez témoigne fièrement de ses relations d'amitié avec les Dewavrin, propriétaires de la villa voisine de la sienne dans cette cité balnéaire huppée. Il s'enorgueillit même d'avoir fait entrer une des membres de la famille au conseil municipal. L'explicitation de ces collusions et des liens entre capital économique et capital social constitue indéniablement une des principales réussites du film, tant ils sont habituellement déniés par les acteurs en question.

Valse des horaires, pollution, délocalisations... : un patronat humaniste ?

Ces échanges de services et ces aides publiques ne s'arrêtent pas à l'implantation de l'usine. Les comptes de l'entreprise, que Gilles Balbastre a consultés dans les archives, montrent que chaque nouvel investissement s'accompagnait d'une subvention publique. La colonne d'évacuation des eaux de lavage a également été financée par l'Agence de l'eau, et donc avec l'argent des redevances des riverains, alors même que ces eaux alimentent une pollution de la lagune de Burbure, la commune voisine. Le maire de cette commune n'a pas manqué de dénoncer cette pollution organisée mais le chantage à l'emploi a bien entendu, ici comme ailleurs, débouché sur une fin de non-recevoir.

Usant de la rhétorique de la nécessaire adaptation des conditions de travail dans un contexte de guerre économique, la direction impose dans les

années 1980 la modulation du temps de travail, déstructurant totalement les modes de vie des ouvriers. Contraints de changer d'horaires et de postes tous les deux ou trois jours, les ouvriers se voient conseiller d'afficher leur emploi du temps au-dessus de leur lit... Les nombreux témoignages d'anciens ouvriers d'Auchelaine sur cette valse des horaires contrastent avec l'enthousiasme de Michel Delebarre, alors ministre du Travail du gouvernement Fabius, qui déclare devant les caméras de télévision : « Le chef d'entreprise a intérêt à l'aménagement du temps de travail parce que ça lui permet de moduler son activité en fonction des fluctuations du marché et c'est souhaitable pour les entreprises françaises. Les travailleurs, les salariés ont intérêt à l'aménagement du temps de travail, à condition de pouvoir le maîtriser, parce que c'est une plus grande liberté dans l'organisation de leur vie personnelle » !

Vingt ans plus tard, en 2006, « ce qu'on ne pouvait imaginer », selon les propres mots de Marc Dewavrin, se produit : l'usine d'Auchel ferme, peu de temps après la fermeture des derniers peignages de Tourcoing et de Roubaix. Malgré une productivité qui n'a cessé de croître durant toutes ces décennies, l'entreprise délocalise en Bulgarie où le coût du travail est beaucoup plus faible qu'en France. Pour un euro de l'heure, les ouvriers bulgares font le même travail que les ouvriers licenciés, enfin presque... Dans une séquence où un cadre dirigeant envoyé en Bulgarie témoigne sans langue de

bois, il souligne « le manque de formation de la main-d'œuvre locale », la nécessité d'envoyer des cadres français et les frais occasionnés et surtout les contraintes environnementales qui les empêchent de polluer tranquillement ! « L'herbe n'est pas sensiblement plus verte ailleurs », conclut-il. La famille Dewavrin investit alors en Chine, là où « on ne se préoccupe pas de l'état des cours d'eau ». Marc Dewavrin présente encore une fois cette décision de fermer l'usine de Bulgarie et de délocaliser en Chine en 2008 comme une conséquence de « la guerre économique » : « Dans une industrie de main-d'œuvre, quand les rapports de salaire sont de 1 à 18, on ne peut pas lutter ». Et d'ajouter : « On ne peut pas se lamenter sur le passé. Le devoir de ceux qui sont maintenant dans la vie active, c'est de trouver des nouvelles voies et c'est ce qui a été largement fait dans le nord de la France ».

Ces « nouvelles voies » d'avenir, qui les emprunte aujourd'hui ? Certainement pas les anciens ouvriers des peignages qui témoignent dans le film de leur condition actuelle, à l'instar de ces deux quinquagénaires assurant la sécurité des abords des écoles de Roubaix, 26 heures par semaine, et toujours menacés de non-renouvellement de contrat. Sans doute pas non plus les enfants de ces anciens ouvriers, bacheliers de première génération, rêvant de « devenir profs » et contraints d'arrêter leurs études pour travailler. Mais il est vrai que les descendants des Dewavrin, eux, ont su trouver ces nouvelles voies d'avenir : ils dirigent tous aujourd'hui

des entreprises de vente par correspondance, de prêt-à-porter ou d'informatique, comme le confie fièrement le patriarche.

Marc Dewavrin, qui se présente ici comme le digne héritier d'une lignée de « patrons humanistes », confirme les analyses de Pierre Bourdieu selon lequel les dominants peuvent se livrer à « une théâtralisation et une esthétisation de leur personne et de leur conduite qui visent à manifester leur condition sociale et surtout à en imposer la représentation »¹⁰. Le film démontre, au-delà des discours de cet industriel sur « le cercle vertueux » passé, fondé sur « un partage équitable des bénéfices », que les rouages des inégalités, de l'intensification du travail, de la flexibilité et des délocalisations ne sont décidément pas les avatars du seul capitalisme de spéculateurs... ■

10. Pierre Bourdieu, « Une classe objet », *Actes de la recherche en sciences sociales*, année 1977, volume 17, n° 1, p. 4.